



**Gökür Gündoğan :
le vin à la
croisée de
deux cultures**

> P. 9

**Claude Lelouch à plus de
200 km/h dans Monaco**

Daniel Latif > P. 12



**Ece Dorsay :
la perle d'Istanbul, entre
puissance et mélancolie**

Ece Dorsay, « Ecedorsay » sur les réseaux sociaux, est une jeune et talentueuse artiste turque, venue tout droit d'Istanbul. Autodidacte dans le domaine de la musique, elle écrit et interprète ses morceaux avec autant de fougue que de légèreté.

> P. 10



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

Offre d'emploi

Le Consulat général de Suisse à Istanbul cherche pour le 1^{er} septembre 2020 ou à convenir:

> P. 7



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 183, Juin 2020

Le terrorisme a battu en brèche le mandat de François Hollande, le coronavirus en fera-t-il de même avec Emmanuel Macron ?



Les deux grands pays moteurs de l'Europe méritent la comparaison. Tout d'abord, sur le plan démographique, la France compte 67 millions d'habitants et l'Allemagne 82 millions d'habitants. Berlin s'étend sur plus de 800 km², soit une superficie huit fois plus importante que celle de Paris. Ainsi, la densité de population berlinoise s'élève à moins de 4 000 habitants par km², alors qu'à Paris, ils sont plus de 20 000 à partager la même surface. Par ailleurs, si Paris compte 450 espaces verts, Berlin est riche en parcs et en forêts avec 2 500 espaces verts. Les Berlinoises ont donc beaucoup plus de place pour s'aérer et respirer que les Parisiens.

Il n'est donc pas surprenant d'apprendre que de nombreux citoyens envisagent de quitter la ville pour un environnement plus vert. D'après un sondage Viavoice, intitulé « Coronavirus : quel monde d'après ? », 69 % des Français interrogés jugent nécessaire de « ralentir le productivisme et la recherche perpétuelle de rentabilité » et 70 % de « réduire l'influence de la finance et des actionnaires sur la vie des entreprises ».¹

Actuellement, nombreux sont ceux qui s'interrogent sur la restriction de nos libertés par décisions gouvernementales au nom de la santé. Ne serions-nous pas en train de nous habituer à un renoncement de nos libertés ?

En outre, on entend que beaucoup de choses vont changer après cette crise de la Covid-19, que nos pays vont se refermer sur eux-mêmes, que nous produisons et consommons localement, que nous vivons la fin de la mondialisation.

(lire la suite page 5)

Le lycée Sainte-Pulchérie : un enseignement novateur pour une autonomie accrue

Professeur de Lettres Modernes, Alexandre Abellan est détaché en 2000 pour aller travailler en Turquie, au lycée francophone d'Ankara. Il intègre le lycée Sainte Pulchérie en tant qu'enseignant en 2003, avant de devenir directeur adjoint puis directeur en 2012. Cet établissement à taille humaine tâche d'accompagner ses 460 élèves sur les routes de l'autonomie avec bienveillance. De l'éducation au Beau à leur engagement en faveur des femmes, découvrons les principes qui jalonnent un enseignement scolaire moderne et novateur.

Quelles valeurs tend l'établissement à véhiculer ?

Nous avons érigé cinq valeurs fondamentales. Parmi celles-ci, il y a celle de l'esthétique. Notre lycée étant doté d'une petite structure, il m'a paru primordial de mettre en exergue la beauté du lieu. Jointe à une éducation à l'art, il s'agit d'un véritable levier d'apprentissage. J'ai lu récemment un article en ce sens : il avançait que les élèves baignés dans un environnement artistique réussissent mieux leurs études. Pour ce faire, nous avons à cœur de maximiser le contact entre les élèves et les œuvres d'art à travers les cours de français ou d'arts plastiques, mais également à travers notre programmation culturelle.

Un autre de nos piliers est la bienveillance. Il est indéniable que nous portons une grande attention aux élèves les plus en difficultés. Il s'agit aussi d'être à leur écoute et d'entretenir un dialogue constant avec les parents et les différents intervenants en contact avec les élèves. Mais la bienveillance doit également se traduire dans les relations entre les membres du lycée. De nombreux comités ont été instaurés à cet effet. Par exemple, un comité pour le bien-être permet à l'équipe administrative et péda-



(lire la suite page 3)

gogique de s'épanouir au sein même de leur activité. En définitive, nous tâchons de réduire les rapports frontaux du milieu scolaire, au profit de relations plus horizontales.

Le lycée aspire à être vecteur de démocratie. Comment transmettez-vous cela ?

Les élèves ont voix au chapitre. On les interroge, on les fait participer à des projets, mais on les invite également à porter leurs propres choix. Le dialogue est à privilégier. Je reçois ainsi les délégués chaque mois afin de discuter des problèmes et de la mise en place des projets.

En quoi l'autonomie occupe-t-elle une place primordiale dans leur éducation ?

On a tâché de mettre en place jusqu'à la classe de 10^{ème} un cours s'intitulant « autonomie », où ils apprennent à gérer un espace par eux-mêmes. C'est une autonomie dirigée. Les professeurs les observent, les accompagnent, et leur donnent des clés pour s'organiser. À long terme, notre objectif est qu'ils puissent gérer leur projet d'avenir avec autonomie.

L'idée est qu'il y ait aussi une forme d'autodétermination, car, dans la mesure où l'on est un petit lycée, pourquoi gérer celui-ci avec une surveillance accrue ? On préfère axer notre projet éducatif sur le dialogue, le respect, l'écoute.



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

La légendaire eau de Cologne Rebul et le coronavirus > P. 2



Retour sur...

Covid-19 : Le mécontentement face aux décisions de l'État, Charlotte Guilloche, P. 4

"It is time to open up" (« C'est le moment de rouvrir »), Nada Abou el amaim, P. 4

Loi Avia : entre contrôle des contenus sur Internet et restriction des libertés, Ozan Akyürek, P. 8



Pera Palace, un charisme à l'occidental à Istanbul

Gözde Pamuk > P. 8

Evsizlik Defterleri Çikarmalar (Les cahiers de l'absence de maison Les autocollants) Nami Başer

> P. 8





Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Au confinement commencé mi-mars s'est succédé, en mai, le dé-confinement progressif. On peut désormais sortir, à condition de prendre des précautions. Autrement dit, il est nécessaire de porter un masque, de respecter la distance physique d'un mètre au minimum, mais aussi de se laver les mains régulièrement avec du savon, du gel hydroalcoolique ou encore avec de l'eau de Cologne d'une concentration en alcool éthylique supérieure à 70 %. Début février 2020, à Paris, il y avait une rupture de stock de gel hydroalcoolique dans les pharmacies. À Istanbul, au lendemain de l'annonce d'un cas de contamination au coronavirus, ce ne sont pas les gels, mais plutôt les flacons d'eau de Cologne qui étaient épuisés. En effet, l'utilisation de l'eau de Cologne en Turquie remonte à l'époque de l'Empire ottoman où elle fut importée au XIX^e siècle sous le règne du Sultan Abdülhamid II. Sa production nationale débute en 1882 grâce à Ahmet Faruki tandis que son nom devient « Kolonya ». Ce produit se répand alors très vite et devient un élément indispensable du rituel de l'hospitalité ainsi que des soins personnels.



La légendaire eau de Cologne Rebul et le coronavirus

Il est coutume de verser de l'eau de Cologne dans les mains de vos invités à leur arrivée chez vous, aux clients dans les magasins et dans les restaurants ou encore aux voyageurs lors de longs trajets en bus. Au moindre signe de rhume ou de fièvre, l'eau de Cologne fait son apparition. Cette dernière s'est diversifiée, mais n'a jamais perdu de son importance. La preuve en est que de nombreuses régions de Turquie ont lancé leurs propres variétés d'eau de Cologne : la Goutte dorée d'Izmir, l'eau de Cologne aux agrumes d'Antalya, l'eau de Cologne au thé de Rize, l'eau de Cologne au tabac de Düzce, l'eau de Cologne à la pomme d'Amasya et l'eau de Cologne à la fleur d'olivier d'Ayvallık.

À côté de cette diversification de l'offre, il existe aussi de très nombreux fabricants d'eau de Cologne. Parmi eux, il y en a un qui a su marquer toute une époque avec son eau de Cologne à la lavande. Il s'agit de l'Atelier de Rebul.

Tout commence avec Jean Cesar Rebul, un Français qui, à l'occasion d'une visite à son père, ingénieur dans un chantier de construction dans la région de la mer Noire, découvre Constantinople. Il est alors fasciné par le quartier de la Grande Rue de Péra, l'actuel Istiklal, à Beyoğlu, dans laquelle régnait un mélange unique entre le mystère du vieux monde et le commerce moderne. En 1895, il décide d'y ouvrir l'une des premières pharmacies de Turquie : la Grande pharmacie parisienne. C'est la seule pharmacie qui a été témoin de la dernière période de l'Empire ottoman et qui a survécu jusqu'à nos jours.

Parallèlement à la fabrication de médicaments, M. Rebul a été extrêmement créatif. Il fut un pionnier dans la création de diverses eaux de Cologne et lotions à base d'extraits de plantes très appréciés à Beyoğlu. Jean Cesar Rebul a fait connaître aux Turcs l'eau de Cologne à la lavande obtenue à partir d'extraits naturels de lavande, rapidement devenue la senteur préférée des messieurs à Istanbul. Le succès fut tel qu'une légende est née au fil des générations selon laquelle il était indispensable d'appliquer de l'eau de Cologne à la lavande pour les promenades à Beyoğlu.



En 1918, Kemal Müderrisoğlu, étudiant en première année à la Faculté de Pharmacie de l'Université d'Istanbul, a demandé à M. Rebul d'effectuer sa formation dans sa pharmacie. Ce dernier refusa, car l'étudiant en question ne parlait pas français. Il n'en reste pas moins que Kemal était déterminé. Pour lui, M. Rebul était un pharmacien unique avec qui il devait apprendre son métier. Ainsi, il suivit durant un an des cours du soir au consulat de France afin d'apprendre le français et, à terme, d'intégrer la Grande pharmacie parisienne. Diplômé en 1923, Kemal continua à travailler avec son mentor.

Les liens entre le maître et l'apprenti évolueront vers une entente cordiale et un respect mutuel. La collaboration entre les deux pharmaciens dura 17 ans. En 1939, lors de son départ à la retraite, M. Rebul céda la pharmacie à Kemal.

Aujourd'hui, la famille Müderrisoğlu est toujours propriétaire de la marque Rebul dont les produits sont commercialisés dans 62 pays. Pour célébrer les 125 ans de la marque, Atelier Rebul vient de sortir une eau de Cologne à la lavande d'après la formule d'origine, celle de 1938, dans un magnifique coffret. L'entreprise crée des formules à haute teneur naturelle en adoptant la philosophie suivante : 100 % de confiance, 100 % de transparence.

Pour finir mon article, je cite un médecin turc qui m'a confié que « l'eau de Cologne, bien que toujours très présente dans toutes les familles turques, perdait de son importance dans les grandes villes et particulièrement dans les nouveaux lieux de rencontre que sont les centres commerciaux, les fastfoods, les bars et les transports en commun. Mais, grâce au coronavirus, la population urbaine redécouvre le bien-fondé de cette coutume et l'eau de Cologne revient à la mode ». L'eau de Cologne a donc de beaux jours devant elle en Turquie.



Dr. Olivier Buirette

L'information en pleine crise mondiale du coronavirus est presque passée inaperçue, mais un incendie de forêt s'est déclaré dans le secteur de la centrale nucléaire de Tchernobyl le 4 avril 2020, provoquant une hausse record de la radioactivité dans la région. Les flammes ont ravagé plus de 100 hectares de la parcelle forestière située autour de la centrale accidentée, à une centaine de kilomètres au nord de la capitale, Kiev. Ceci équivalait à la fin du mois d'avril 2020 à quelque 57 000 hectares, soit 22 % de la zone d'exclusion autour du réacteur allant jusqu'à 4 km du sarcophage isolant le réacteur qui avait explosé en 1986, voilà 34 ans. Tout ceci nous ramène en effet à l'actualité toujours vivace de la terrible explosion du quatrième réacteur nucléaire de cette centrale du 26 avril 1986 en

1986 – 2020 : Tchernobyl ou l'éternelle catastrophe écologique ?

Ukraine qui était encore à cette époque soviétique. À l'époque, cela avait entraîné la contamination de 40 % du territoire européen. Michael Gorbatchev, nouveau chef de l'État soviétique qui avait accédé au pouvoir en mars 1985, soit un peu plus d'un an avant la catastrophe, se trouva alors confronté à l'un des premiers défis de son mandat à la tête d'une URSS qui allait entrer dans une crise sociale et politique.

Le plus rapidement possible, des mesures d'urgence devaient être prises et les autorités avaient alors dû évacuer des centaines de milliers de personnes en à peine trois jours, dont les 50 000 habitants de Pripjat, la ville construite spécialement dans les années 1970 pour loger les ouvriers et les familles qui travaillaient à la centrale de Tchernobyl. Un vaste territoire couvrant plus de 2 000 kilomètres carrés devait ainsi rester à l'abandon jusqu'à aujourd'hui.

Les trois autres réacteurs de la centrale ont cependant continué à fonctionner après le drame, le dernier ayant été seulement arrêté en 2000, soit 14 ans après la catastrophe, marquant alors la fin de toute activité industrielle à Tchernobyl. Tout cela fut suivi des opérations de cofrage du réacteur défectueux. Ce dernier a été recouvert d'un premier sarcophage en 2005, puis d'un second en 2016, le premier étant devenu défectueux.

Il n'en demeure pas moins que Tchernobyl est là pour nous rappeler les dangers d'une telle catastrophe écologique qui continuent à nous menacer durant la crise sanitaire que traverse actuellement le monde et à laquelle cet incendie — fort heureusement désormais presque maîtrisé — vient s'ajouter. La zone de la catastrophe reste donc à haut risque. Encore en 2020, les prévisions maximales de victimes sont difficiles à chiffrer tant le nombre de cancers liés à la radioactivité va se multiplier dans

les décennies à venir. On les évalue toutefois en 2020 à près de 430 000.

À ce titre, on n'oubliera pas le travail quasi héroïque de ceux que l'on a appelés les « liquidateurs » qui, immédiatement en avril 1986, furent 600 000 à nettoyer le site. 50 000 d'entre eux devaient y laisser la vie afin d'éviter que cette catastrophe ne soit encore pire. L'incendie survenu début avril 2020 nous montre à quel point la maîtrise de cette catastrophe reste fragile, mais aussi que des catastrophes naturelles, à l'instar des gigantesques incendies immaîtrisables qu'a connus en décembre dernier l'Australie, peuvent très bien se produire en Europe et dans des zones sensibles comme Tchernobyl, s'additionnant ainsi aux risques d'un immense territoire qui restera irradié à plus ou moins forte dose pendant des centaines d'années.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuiturquie.com

Le lycée Sainte-Pulchérie : un enseignement novateur pour une autonomie accrue



(Suite de la page 1)

Quel regard portez-vous sur la discipline ?

La discipline est le cadre qui permet à Sainte Pulchérie tant de libertés. Ces deux principes s'imbriquent. Par exemple, nous demeurons stricts sur le port de l'uniforme, mais cela ne nous empêchera pas d'organiser une réunion avec les élèves pour prendre connaissance des pièces de l'uniforme qu'ils souhaitent changer. On leur donnera toujours l'opportunité de s'exprimer dans la mesure où ils sont respectueux de toutes les règles du cadre qui leur est donné. Ceci est primordial dans la mesure où la discipline va de pair avec l'exigence. Je parle ici de l'exigence par rapport au travail, mais également par rapport à ce qui est attendu. En outre, cette valeur de l'exigence doit être portée par tous, et en premier lieu par les professeurs qui doivent être des exemples pour les élèves.



Qu'en est-il des méthodes pédagogiques adoptées ?

Notre idée majeure est que la classe ne se fasse plus en classe. Je souhaite que l'établissement ne ressemble pas à un

lycée classique, et j'encourage l'équipe en ce sens. Il me semble qu'ainsi l'élève sera plus confiant et adoptera plus aisément des réflexes de jeune adulte au lieu d'étudiant.



Notre enceinte étant dotée de peu d'espaces, nous avons rapidement décidé d'aller ailleurs et de mettre en place de multiples voyages. Il est de coutume d'emmener chaque année un niveau d'enseignement en Cappadoce. Nous formulons le séjour autour d'un sujet d'étude : la formation géologique des lieux par exemple. Le projet arc-en-ciel a été spécifiquement mis en place pour développer un voyage par niveau.

Toujours dans cette idée, nous avons développé les résidences d'auteurs, d'acteurs et d'artistes. Ce projet a débuté lors d'un échange avec une résidence de théâtre en France. Au vu du succès, nous avons instauré des résidences d'auteurs qui sont maintenant réalisées en partenariat avec les lycées Saint-Michel et Saint-Joseph. On formule alors les enseignements autour de *masterclasses* : un auteur vient pendant un mois travailler avec nos élèves, et l'on fait venir un

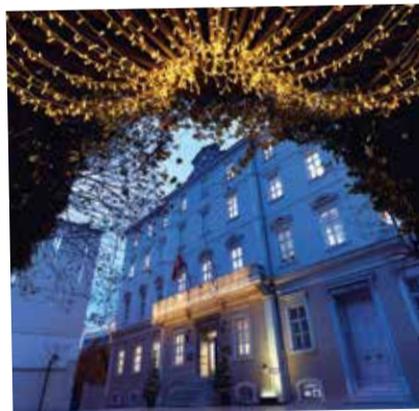
professeur spécialiste pour qu'il amène son regard sur leur travail. La première année, ils ont abordé l'engagement en littérature.

Pourquoi avez-vous pris le parti de privilégier une certaine pratique artistique ?

Ayant une formation en théâtre, j'ai rapidement pris conscience de l'importance que les élèves soient en action. En observant le club de théâtre du lycée, j'ai constaté que, très souvent, les élèves perdus dans le milieu scolaire pouvaient se révéler autrement. Or, quand ils se révèlent à eux-mêmes, ils se révèlent à tout. Le passage par la pratique, par le corps, par une dynamique fait qu'on oublie qu'on est en train d'apprendre et qu'on parle français. Par ailleurs, plus l'apprentissage se fera par plaisir, plus il sera solide.

Auparavant, le lycée Sainte-Pulchérie était un collège de filles. Vous appuyez-vous sur le passé féminin du lycée pour vous engager auprès des femmes ?

Son passé de collège de jeunes filles est très intéressant et il faut s'en servir. Nos engagements sont tournés vers l'éducation des femmes. On sensibilise les élèves en classe de 10^{ème} sur les problématiques contemporaines liées à la place des femmes dans la société. Nous instaurons chaque année une problématique différente. D'ailleurs, on a parfois dû mettre en place des projets compliqués lorsque nous avons abordé les thèmes du viol ou des violences. On adopte généralement une approche scientifique, nous essayons de remonter aux sources du problème en faisant venir des spécialistes, des avocats, des associations pour les droits des femmes. Par exemple, l'année où le film Mustang est sorti, nous avons accueilli les actrices du film ainsi que la productrice pour travailler sur le



mariage forcé. Nous avons ensuite participé à une communauté gouvernementale à l'Assemblée nationale. Les élèves ont pu y présenter leurs propositions sur le mariage forcé. Cette année, nous travaillons sur le thème de la parité et de la pression.

Des ateliers spéciaux sont également mis en place lors de la journée du droit de la femme. L'intérêt pour nous est que les garçons prennent la mesure de leur potentielle misogynie, de leurs problématiques de relation. Il y a beaucoup de filles de par le passé féminin de l'école, donc les garçons apprennent à vivre avec elles. Il y a un rapport à la fraternité assez fort qui croît encore après être passé par ces projets. Les élèves en ressortent avec la conscience d'une égalité des droits, des chances et des devoirs.



Les élèves sont véritablement engagés dans ces problématiques. Par exemple, tous les mardis, mercredis et vendredis, ils vendent des croissants et reversent l'argent perçu à une association qui offre une bourse à une petite fille en Anatolie pour financer ses études.

Comment agissez-vous en faveur de l'environnement ?

Nous avons un club-environnement autogéré. Actuellement, on essaie de travailler sur le plastique en réduisant son utilisation autant que possible au sein de l'établissement. Je sens qu'il y a une conscientisation des élèves sur ce problème. Récemment, nous avons travaillé en français sur un projet Erasmus portant sur l'environnement et les bons réflexes alimentaires : comment choisir ses produits, acheter bio, etc.

* Propos recueillis par Florine Chatillon

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

“It is time to open up” (« C'est le moment de rouvrir »)

Alors que la pandémie de la Covid-19 continue à faire des milliers de morts dans le monde, des rassemblements anti-confinement ont été recensés dans certains pays. Ces manifestations, qui restent tout de même très minoritaires, représentent un risque maudit : celui de propager le virus...



Un retour à la liberté

Désormais le pays le plus endeuillé au monde, avec plus de 100 mille décès, les États-Unis se retrouvent au cœur de multiples manifestations réclamant la réouverture des commerces par peur d'un effondrement de l'économie américaine. Encouragés par le président Donald Trump, ces manifestants, sans masques, brandissant les drapeaux américains, jugent les mesures de confinement comme une violation de leurs libertés : « *Nous ne sommes pas des prisonniers !* ». L'Allemagne, sixième pays européen le plus touché par le virus, recense plus de 180 milles contaminés et 8 500 de décès. Néanmoins, ce bilan ne freine pas les manifestants qui réclament un « retour à la liberté » et une levée des mesures de confinement qu'ils perçoivent comme une atteinte illégale aux libertés individuelles.

Les présidents « soutiennent » le peuple !

Donald Trump, en pleine campagne pour la présidentielle qui aura lieu en novembre prochain, soutient les manifestants de tout cœur et le fait savoir depuis la Maison-Blanche, mais également sur les réseaux sociaux. Il a estimé que certains gouverneurs étaient « *allés trop loin* » dans les restrictions contre la propagation de la Covid-19 et il a rajouté

« *qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont pas besoin qu'on leur dise quoi faire* ». Des paroles qui surprennent le gouverneur démocrate de l'État de Washington, Jay Inslee, qui accuse Donald Trump d'attiser les divisions et d'appeler à la rébellion contre les autorités locales : « *Avoir un président qui encourage à violer la loi, je n'ai jamais vu cela en Amérique. Et c'est dangereux* ».

Aussi, très actif sur Twitter, Donald Trump n'hésite pas à réclamer la libération de quelques États : Virginie, Michigan et Minnesota. Il a également félicité le gouverneur du Texas, Greg Abbott, pour la réouverture des parcs et celui de la Floride, Ron DeSantis, pour le libre accès aux plages.



Au Brésil, de nombreux manifestants se sont également regroupés afin de faire entendre leur voix. Le président brésilien, Jair Bolsonaro, a même rejoint le cortège rassemblant près de 600 personnes. Tous réunis pour dénoncer la politique des dirigeants du Congrès et des maires qui eux, défendent les mesures de confinement. Aux États Unis, au Brésil, au Niger, en Allemagne, en Russie ou en Tunisie, la grogne contre les restrictions de confinement se fait sans masques et sans respect des mesures de distanciation physique.

* **Nada Abou el amaim**

Covid-19 : Le mécontentement face aux décisions de l'État

La grogne de certains Français continue. Le 28 avril, devant l'Assemblée nationale pour annoncer la stratégie nationale de déconfinement, le Premier ministre Édouard Philippe n'a pas hésité à convoquer « la vertu », « cette antique qualité qui mêle la rectitude, l'honnêteté et le courage ». Il présente une humilité dont les Français n'étaient pas habitués, reconnaissant « la pénurie de masques ».

Étonnant discours pour certains Français qui reprochaient au Président de la République de prendre des décisions sans discussion et sans concertation avec les représentants du peuple. D'autres encore lui reprochaient un certain manque d'empathie et une infantilisation de l'ensemble des citoyens. Pour cause, certains se sont sentis manipulés, voire trahis, par les mensonges commandités par l'État, qui a semé la méfiance quand il aurait fallu mobiliser la confiance.

Pour une partie de la population, cette présidence n'a pas été à la hauteur de la situation, enchaînant les déceptions : le scandale des masques, pénurie hospitalière... La désillusion a été pour d'autres à l'annonce de la vente massive de masques accordée à la grande distribution privée, qui devraient être, selon eux, donnés gratuitement et largement par la puissance publique.

La pénurie hospitalière est responsable pour beaucoup de ce mécontentement : manque de masques, mais aussi de lits, de surblouses, de tests, de médicaments, de respirateurs... Manquements qu'ont dû surmonter soignants et soignants, rendant d'autant plus admirable leur mobilisation. Une part de la population pense que le Président n'a pas agi à temps après les prévisions de l'OMS, privilégiant son agenda politicien au profit d'organisation de mesures de précaution. Cette exaspération provient également de décisions qui semblent illogiques, voire paradoxales, au vu de la situation sanitaire : une conseillère santé de l'Élysée qui s'en va fin janvier pour convenance personnelle sans être remplacée ; des visas toujours autorisés avec la Chine quand tous les autres pays de l'espace Schengen les suspendaient ; sans oublier un premier tour des municipales maintenu coûte

que coûte au moment où le pays tout entier était appelé à se confiner...

Ces exaspérations se transforment en incompréhensions, avec des annonces antinomiques : déconfinement à partir du 11 mai, incluant une rentrée générale des écoles, collèges et lycées, mais pas des universités. Le Conseil scientifique *ad hoc*, pourtant créé et choisi par le Président au détriment des structures existantes (Haut Conseil de la santé publique ; Santé publique France), a fait savoir son opposition à une rentrée des classes avant septembre. Un Conseil dont l'Élysée revendiquait jusqu'alors l'expertise, assurant se fier à ses recommandations, n'a pas été écouté. Sous l'impulsion d'activistes de la santé publique, le Conseil scientifique, par la voix de son président, a réclamé « *l'inclusion et la participation de la société à la réponse au Covid-19* ».

Mais cette proposition n'a pas reçu de réponse et n'a jamais été publique, contrairement à d'autres textes.

L'État a perdu la confiance d'une partie de la population qui le juge incapable de protéger la société quand l'assaille une épreuve qui la concerne tout entière, ne faisant pas de distinction entre ses victimes. Trop d'impostures, trop de mensonges, trop de faussetés sont les maîtres mots de cette catégorie de citoyens désabusés. Un site a été élaboré, proposant des dépôts de plainte contre X à l'aide de dossiers préremplis, notamment pour « *abstention volontaire de prendre les mesures visant à combattre un sinistre* ». Certains vont même jusqu'à réclamer la destitution du Président de la République pour manquements à ses devoirs.

Source : Médiapart, *Un président destitué*, par Edwy Plenel

* **Charlotte Guilloche**

Le populisme : le pourquoi et ses attentes

Le populisme est selon le dictionnaire Larousse une « *Idéologie politique de certains mouvements de libération nationale visant à libérer le peuple sans recourir à la lutte des classes* ». Ce sont principalement des partis qui prônent le nationalisme, le protectionnisme, la lutte contre les élites et une démocratie dite « *directe* ». Depuis quelques années, nous avons pu constater une montée du populisme partout dans le monde et plus encore en Europe ; un phénomène qui menace la construction européenne. Mais alors, pourquoi le populisme peut-il être un danger et quelles sont les réponses que les hommes et les femmes politiques peuvent y apporter ?

La crise migratoire de 2015, attiseuses du populisme

Depuis la crise migratoire de 2015, de nombreux mouvements populistes ont vu le jour, l'arrivée de plus en plus de migrants questionnant les fondements de l'Europe.

Tout a commencé avec la photo d'Aylan, un enfant syrien de trois ans retrouvé mort sur la plage de Bodrum, en 2015. Cette photo a retourné les esprits et a posé des questions d'ordre humani-

taire. Pendant que certains s'outraient de ce destin terrifiant pour les migrants, d'autres y voyaient un risque grandissant pour la culture et l'économie européenne. Les partis des extrêmes, tels que l'extrême droite en France avec Marine Le Pen et le Rassemblement National ou l'Alternative pour l'Allemagne (*Alternative für Deutschland*) avec Alexander Gauland, sont montés en croissance.

Populisme et démagogie, quelle différence ?

Le populisme est souvent assimilé à des « *leaders démagogues* », soit des leaders qui ont pour intention de flatter les masses. Cependant, ce phénomène prône surtout un rejet prononcé des « *élites* » au pouvoir. Il met en avant un peuple qui, face à la complexité de la mondialisation, à l'ouverture des échanges et aux insécurités économiques dues aux crises financières, se sent incompris, a peur et cherche à se faire entendre. Le populisme porte les maux d'une société



schizophrène, une société qui recherche le point d'équilibre entre repli sur soi et ouverture à l'autre, au monde.

Pourtant, la montée des extrêmes par le biais du populisme peut représenter un danger dans nos sociétés modernes.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhullaturque.com

* **Anaëlle Barthel**



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

(Suite de la page 1)

Pourtant, force est de constater que ce n'est pas le cas. Nous vivons toujours dans l'ère de la mondialisation.

Plus de 3,38 milliards de personnes à travers 80 pays et territoires ont été appelées ou astreintes par les autorités à se confiner pour lutter contre la propagation de la Covid-19. Cela représente environ 43 % de la population mondiale². Selon des enquêtes du Cevipof et d'Ipsos-Sopra Steria menées dans différents pays, les Français sont les plus angoissés par la situation et entretiennent une plus grande défiance envers leurs dirigeants.³

Ceci est lié à l'angoisse du confinement, explique Cynthia Fleury, philosophe, psychanalyste et professeure à l'American University of Paris, qui souligne « une forme de sidération et d'apathie, voire de déprime pour certains », avant d'ajouter que « le plus dur est devant nous, car le niveau de conscientisation du danger augmente et la récession économique aussi, donc le déconfinement sera nécessairement plus anxiogène, sans parler du fait que nous nous sentions en effet relativement à l'abri chez nous, côté peur sanitaire, et que là, il va falloir retourner travailler dans des conditions nullement clarifiées, et sans doute insuffisantes en matière de sécurité sanitaire ».⁴

En définitive, chacun va devoir arbitrer entre ses contraintes professionnelles et son sentiment d'insécurité, tout en s'habituant à vivre avec les gestes barrières, le port du masque, etc. Car notre défi, désormais, est de cohabiter avec le virus, sans qu'il nous mette en danger.

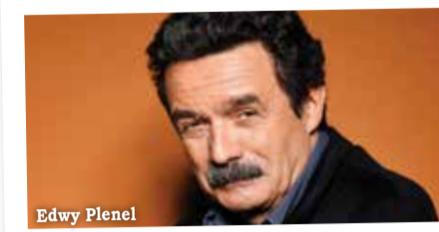
* * *

Les conclusions d'une enquête sur le fiasco des tests de diagnostic du coronavirus, relayées dans un podcast « Pandémie »⁵ sont révélateurs.

Il y a d'un côté un président fort entouré de conseillers qui ne veulent pas perdre

Le terrorisme a battu en brèche le mandat de François Hollande, le coronavirus en fera-t-il de même avec Emmanuel Macron ?

leurs fauteuils et de l'autre côté un Premier ministre coincé entre sa conscience et sa morale politique. L'un est écrivain et l'autre est comédien. Mais un comédien pas comme les autres : il aime jouer avec beaucoup d'argent. Forcément, cela devient compliqué de s'entendre dans la durée. L'heure du divorce est-elle venue ?



Edwy Plenel

Président du désordre, de la pénurie et du mensonge, Emmanuel Macron a manqué aux devoirs de sa fonction dans l'épreuve de la Covid-19. Pour certains, la destitution de ce présidentielisme archaïque est un impératif politique afin de fonder une République vraiment démocratique.⁶

Rappelons également la vidéo visionnée par plus de 5,5 millions de personnes sur YouTube, l'appel de Vincent Lindon : « Comment ce pays si riche... ». Le comédien a confié à Mediapart une longue réflexion, lue face caméra chez lui, sur ce que la pandémie révèle du pays qui est le nôtre, la France, sixième puissance mondiale empêtrée dans le dénuement (sanitaire), puis dans le mensonge (gouvernemental) et désormais dans la colère (citoyenne). Un texte puissamment politique, avec un objectif : ne pas en rester là.⁷



Vincent Lindon

Le vrai problème en France c'est les failles de la démocratie : un président élu par 18 % des électeurs lors d'un second tour face à Marine Le Pen où les électeurs se sont sentis obligés de voter « contre » plutôt que « pour », ou encore un Parlement qui ne reflète pas de façon véritablement proportionnelle les opinions des Français. Nous nous comparons avec les Allemands alors que, hélas !, procéder à des élections législatives un mois seulement après la présidentielle aboutit souvent à un parlement aux ordres du président.

Il semble encore important de répéter que tous les partis et groupements politiques devraient être représentés à l'Assemblée nationale afin de refléter véritablement les opinions, les besoins et les aspirations du peuple. À cet égard, on ne doit pas oublier que les médias ne sont pas impartiaux, en atteste la comparaison d'une interview d'un membre du gouvernement avec celle d'un représentant de l'opposition.

Alors que nous étions occupés par la disparition supposée de Kim Jong-un, nous avons failli passer à côté de la vraie information : un ex-collaborateur d'Olivier Véran, Tewfik Derbal, a cherché à toucher une commission sur des masques FFP2 en pleine pénurie de cette fameuse protection auprès du nouveau ministre de la Santé. Devenu le collaborateur d'une députée LREM, il a fini par démissionner.⁸

Le 9 mai, Jean-Luc Mélenchon a pris la parole dans l'hémicycle pour rejeter la prorogation de l'état d'urgence sanitaire. Il a dénoncé un gouvernement qui n'avait pas tiré les leçons du confinement et qui n'avait toujours pas réquisitionné les entreprises nécessaires pour fabriquer en nombre suffisant les tests, masques, médicaments et bouteilles d'oxygène à usage médical dont nous avons besoin. Il a également appelé à nationaliser Luxfer et Famar. Le président de « La France insoumise » a ex-



Jean-Luc Mélenchon

pliqué que le déconfinement hasardeux était un danger, notamment à cause de la cohue à venir dans les transports en Île-de-France. Il a appelé à rendre gratuits les masques et à ce qu'ils soient distribués par la puissance publique. Il a tiré la sonnette d'alarme quant à la détresse alimentaire que subissent les départements les plus pauvres, il a demandé l'annulation des frais bancaires et la suspension des loyers. Enfin, Jean-Luc Mélenchon a dénoncé la société de surveillance généralisée dans laquelle nous entraîne la « macronie ».⁹

* * *

Tout y est caché : les réserves de devises de la Chine se sont établies à 3.115,497 milliards de dollars au 30 janvier 2020.

1- [https://www.lemonde.fr/planete/live/2020/05/01/le-confinement-vous-a-incite-a-changer-de-vie-racontez-nous_6038381_3244.html?xtor=EPR-32280629-\[a-la-une\]-20200502-\[zone_edito_1_titre_4\]](https://www.lemonde.fr/planete/live/2020/05/01/le-confinement-vous-a-incite-a-changer-de-vie-racontez-nous_6038381_3244.html?xtor=EPR-32280629-[a-la-une]-20200502-[zone_edito_1_titre_4])

2- <https://www.la Tribune.fr/economie/international/pandemie-quatre-humains-sur-dix-incites-ou-astreints-a-se-confiner-843710.html>

3- [https://www.lemonde.fr/politique/article/2020/05/02/gestion-du-coronavirus-l-executif-francais-juge-plus-durement-que-ses-homologues-europeens_6038410_823448.html?xtor=EPR-32280629-\[a-la-une\]-20200502-\[zone_edito_1_titre_3\]](https://www.lemonde.fr/politique/article/2020/05/02/gestion-du-coronavirus-l-executif-francais-juge-plus-durement-que-ses-homologues-europeens_6038410_823448.html?xtor=EPR-32280629-[a-la-une]-20200502-[zone_edito_1_titre_3])

4- https://www.lemonde.fr/m-perso/article/2020/04/29/cynthia-fleury-nous-sommes-entres-dans-une-ere-de-bien-surveillance_6038163_4497916.html

5- <https://play.acast.com/s/pandemie/648cd36f-1377-4249-baf3-245a7d228df3>

6- [https://www.mediapart.fr/journal/france/040520/le-president-destitue?utm_source=20200508&utm_medium=email&utm_campaign=HEBDO&utm_content=&utm_term=&xtor=EREC-83-\[HEBDO\]-20200508&M_BT=719373136791](https://www.mediapart.fr/journal/france/040520/le-president-destitue?utm_source=20200508&utm_medium=email&utm_campaign=HEBDO&utm_content=&utm_term=&xtor=EREC-83-[HEBDO]-20200508&M_BT=719373136791) (Le président destitué, 4 mai 2020 Par Edwy Plenel, Mediapart.fr).

7- <https://www.youtube.com/watch?v=EdZBZUN2t-4> (6 mai 2020).

8- [https://www.mediapart.fr/journal/france/090520/masques-un-ex-collaborateur-de-veran-cherche-toucher-une-commission?utm_source=20200509&utm_medium=email&utm_campaign=QUOTIDIENNE&utm_content=&utm_term=&xtor=EREC-83-\[QUOTIDIENNE\]-20200509&M_BT=719373136791](https://www.mediapart.fr/journal/france/090520/masques-un-ex-collaborateur-de-veran-cherche-toucher-une-commission?utm_source=20200509&utm_medium=email&utm_campaign=QUOTIDIENNE&utm_content=&utm_term=&xtor=EREC-83-[QUOTIDIENNE]-20200509&M_BT=719373136791) (19 mai 2020 Par Matthieu Suc et Marine Turchi).

9- <https://www.youtube.com/watch?v=oMFnC9pYYxM> (9 mai 2020)



Ali Türek

« Rien ne sera plus comme avant... » C'est ainsi que j'avais commencé ma chronique du mois de

mai. Une interrogation succédait cette phrase : « Vraiment ? »

Entre temps, après deux mois de confinement, la France est finalement de nouveau dans les rues. Certes, pas tout à fait comme avant, mais la vie a commencé à reprendre son cours. Paris retrouve ses vieilles habitudes, remplie de gens, de vélos, de voitures. Ses rues sont inondées. Le silence nocturne a, de nouveau, cédé la place aux bruits citadins. Le déconfinement dont nous sommes témoins est une nouvelle étape. On réapprend à marcher dans l'incertitude, dans l'inconnu. Malgré les semaines qui passent, ces incertitudes persistent.

Du côté des lignes

Est-on prêt à retourner à notre vie normale ? Ce « normal » pourra-t-il survivre à l'épreuve que l'on traverse ? Des questions se succèdent. Que nous réserve-t-il, au fond, cet épisode qui semble être sans fin ? On n'en sait rien. Quelle issue dresse-t-il devant nous ? Aucune réponse fiable à l'heure actuelle, si ce n'est celles qui ne font que nous reconforter.

Alors que nous ne savons toujours rien de ce qui nous garde, le lendemain... Alors qu'on avance doucement sous cet air de manque de clarté, quoi de mieux que de se réfugier sous la lumière de l'écrit... La plume peut nous être salvatrice. Des romans, de la poésie et des essais pour se réfugier, rêver, imaginer... Le confinement a été ce moment tout particulier pour se réfugier dans la lecture... Voici le coin de confinement de ma petite bibliothèque de confiné qui avait

vu passer certains noms en particulier : Romain Gary, en premier lieu, avec « Les Cerfs volants », qui nous renvoie au monde des enfants durant la Seconde Guerre mondiale ; dernier livre qu'il aura signé sous son nom. Puis, Aragon, toujours plus impressionnant à chaque nouvelle lecture.

Du côté de la langue turque, Yaşar Kemal et Bilge Karasu. D'abord, Yaşar Kemal et « Karıncanın su içtiği », deuxième tome d'une trilogie qui se passe dans un îlot paradisiaque, mais déserté en mer Égée, traduite en français sous le nom : « La tempête des gazelles ». Ensuite, Bilge Karasu, magnifiquement décrit comme le « Sphinx de la littérature turque » et que j'ai redécouvert avec « La mort était à Troie ».

Suivant les étagères de ma bibliothèque où aucune logique ne domine, retour au français : Avec Marguerite Duras et

son « Dix heures et demi du soir en été », une magnifique histoire sur l'infidélité. Et pour terminer dans le classique, les « Questions de sociologie » de Bourdieu. Voilà comment une période de confinement se termine. Comme nous dessine le titre turc du livre de Yaşar Kemal, une période de calme où « la mer était si apaisée que même les fourmis pouvaient en boire de l'eau » s'achève et une nouvelle période s'ouvre devant nous. Avec elle, l'occasion de lire et relire.

« Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre », disait Blaise Pascal. Savourons cet instant, si nous en avons l'opportunité, pour demeurer en repos dans nos chambres. Pour rêver, rêver le monde, aujourd'hui et demain, sous la lumière des mots...



Eren M. Paykal

La Covid-19 domine bel et bien notre présent, mais aussi notre futur. Les discours officiels, les déclarations sulfureuses des adeptes de complots en tout genre sont monnaie courante. Ces informations ou ces racontars, comme vous le préférez, sont largement accessibles dans les médias ou plutôt sur les médias sociaux. Par conséquent, je voudrais me pencher sur un autre aspect social engendré par le virus, à savoir la vie de famille et les répercussions du confinement et des autres mesures sanitaires sur les relations conjugales.

En effet, selon les données officielles de la branche européenne de l'Organisation mondiale de la Santé, la violence sur un conjoint ou sur un enfant a augmenté de 60 % au mois d'avril 2020 par rapport à l'année précédente. Les mesures de restriction et de confinement ont favorisé la multiplication de ces cas de violences dans tous les pays membres. Depuis le début du confinement lié à la pandémie, la France aussi a malheureusement enregistré de fortes augmentations dans ce sens. Récemment, la Secrétaire d'État à l'Égalité femmes-hommes, Mme Marlène Schiappa, avait annoncé une hausse de 32 % des signalements de violences conjugales en France depuis le 17 mars.

Le virus menace, les ménages fracassent...

L'État français a adopté des mesures adéquates pour secourir et soutenir les victimes innocentes.

Les temps difficiles sont une sorte d'examen pour les couples et familles, pour la compréhension mutuelle, pour le respect du conjoint et pour l'amour et l'affection envers les enfants. Il faudrait ajouter que, même avant le début de cette crise mondiale, les mariages connaissaient certaines difficultés.

À titre d'exemple, les mariages en Turquie ont diminué de 2,3 % en 2019 par rapport à l'année précédente en atteignant le nombre de 541 424. Par contre, les divorces ont connu une hausse de 8 % sur la même période avec 155.047 cas.

36 % des divorces ont eu lieu durant

les cinq premières années de mariage et 20,6 % entre les six et les dix premières années de mariage.

Concernant les mariages avec les étrangers, 4,3 % des mariées, soit 23 264 personnes, ont une autre nationalité. La plupart sont des Syriennes (14,5 %). Elles sont suivies par les Azerbaïdjanaises (11,7 %) et les Allemandes (10,5 %). Mais il y a aussi des gendres étrangers au nombre de 4 580. Les Allemands préférant se marier avec une citoyenne turque constituent 31 % de ce chiffre. Ils sont suivis par les Syriens (16,4 %) et par les Autrichiens (6,8 %). Nous ne pouvons que souhaiter bonheur et continuité à tous les couples. Le mariage est agréable si l'on trouve la personne idéale tout en respectant sa conjointe, en faisant des concessions et en établissant un système de compréhension mutuelle.

Justement, je saisis cette occasion pour souhaiter un bon anniversaire à mon épouse Ebru qui est née le 1^{er} juin. Elle m'accompagne depuis plus de 12 ans, tant d'années vécues pleinement et couronnées par la présence de notre fils Ömer. Cette fois, le couronnement a une signification plus que positive !



Ekin Çankal

LE ou LA ?

Depuis le début de son apparition, je lisais « Le Covid-19 »

dans les nouvelles. Désormais, l'Académie française a décidé que ce n'est plus « le Covid-19 », mais bien « la Covid-19 ». Sincèrement, je suis déçue que l'on ait préféré discuter du genre de ce mot plutôt que de trouver un terme français pour remplacer l'acronyme de ce mot d'origine anglaise : *coronavirus disease*. Même si nos yeux avaient bien pris l'habitude de voir LE Covid-19 sur les lignes des nouvelles, ce n'est plus correct. La maladie c'est un mot féminin d'où « la » Covid-19, souligne finalement l'Académie française.

Cette Covid-19 nous a appris énormément. Grâce à elle, les femmes restées dans l'ombre, mais qui occupaient des postes clés, sont dans la lumière. Je remercie donc la Covid-19 pour nous avoir montré l'efficacité du *leadership* féminin dans le monde. Aujourd'hui, on constate que dans les pays qui sont dirigés par des femmes le nombre de personnes décédées est moindre.

Il est certain que quand on parle de *leader* féminin, la première personne qui nous vient à l'esprit est Angela Merkel. Puis, Jacinda Ardern. Depuis son arrivée au pouvoir, elle a montré sa capacité de *leadership*. Ces deux femmes n'ont jamais nié le danger de la Covid-19 et elles se sont toujours montrées sincères dans leurs discours. Quand on évoque le *leadership* féminin, on pense également à Erna Solberg de Norvège, Sanna Marin de Finlande ou Tsai Ing-wen de Taïwan. Dans un monde en crise, pendant que les États mènent une « guerre » pour les masques, Tsai Ing-wen a annoncé que son pays allait offrir 10 millions de masques aux pays qui en ont besoin.

Cette période a montré de nombreuses et différentes attitudes de la part de nos *leaders*. L'un d'entre eux a, au début, complètement nié le danger du coronavirus, avant de se retrouver aux soins intensifs. Quant à celui qui dirige la première puissance mondiale, il a proposé comme solution d'injecter du désinfectant dans le corps humain... Nul besoin de citer leur nom, vous les reconnaissez.

Pour conclure, il est indéniable que l'on ne peut pas gérer une telle crise en vase clos, seul. Il faut être entouré par une équipe d'experts qualifiés. Néanmoins, une telle crise montre la capacité de nos chefs d'État notamment lorsqu'ils choisissent les gens avec qui elle ou il travaille. L'empathie est une grande force. Être capable de consulter les autres et de prendre en considération leurs opinions constitue des compétences essentielles pour être un véritable *leader* (un mot d'origine anglais, mais qui cette fois-ci est masculin. Quel drôle de hasard !). En définitive, espérons que plus de *leaders* féminins pourront émerger afin de gérer au mieux les plus grandes crises qui nous attendent...



Meliha Serbes

MODE

Stardoll

Sans en faire la publicité, je consacre l'article de ce mois-ci à un jeu en ligne auquel je joue depuis plus de dix ans. À cause de l'école et d'autres facteurs, j'avais laissé de côté celui-ci, mais, avec le confinement, j'ai recommencé à y jouer.

Nous avons commencé à jouer à « Stardoll » avec ma sœur en 2010 alors que j'avais entre 12 et 13 ans. S'il s'agit d'habiller des mannequins ou de décorer une maison, pour moi cela signifie davantage puisque c'est par ce biais que j'ai découvert toutes les marques de luxe.

Chanel, Versace, Yves Saint Laurent, Marc Jacobs, Louis Vuitton, Valentino, Fendi, Alexander Wang, Off-White, Subcuture, Alexander McQueen, Runway, Balenciaga, Balmain, DKNY, Anna Sui, Roberto Cavalli, Tom Ford, Prada, Jean Paul Gaultier, Philosophie, Chloé, DVF, Lanvin, Moschino... J'ai gardé mes favoris pour la fin : Gucci, Christian Dior, Dolce & Gabbana, Givenchy. Je ne veux pas allonger la liste davantage, mais sachez que cette liste n'est pas exhaustive.

Le jeu a été lancé en 2006 et il fonctionne de la manière suivante : à titre d'exemple, Balmain publie une collection. Ainsi, une copie exacte de celle-ci est disponible pour une durée limitée dans les magasins du jeu, en général pendant une semaine. Le fait que les sélections les plus spéciales des marques sur le podium se trouvent dans le jeu pour peu de temps permet de suivre les tendances de la mode involontairement. Même les marques les plus en vues lors des événements tels que les Grammy Awards, les Oscars, les Emmy Awards et le Met Gala atterrissent dans les boutiques du jeu. Grâce à cela, on peut suivre qui porte quoi sur les tapis rouges.

J'y ai appris quel créateur fait quoi et comment. En fait, j'ai réalisé qu'il n'y a pas de règles écrites, mais des principes immuables. Chaque créateur a son type de tissu qui lui est propre et qui se reflète dans les produits de sa marque. C'est ce qui le distingue des autres couturiers. Je dirais même qu'il y a des mots-clés qui les définissent : moderne, classique, gothique, romantique, uni, à motifs, dur, lignes nettes, lignes masculines/féminines, cuir, punk, métal, dentelle, royale... En réalité, aucun ne se ressemble. Finalement, il ne reste que des créations artistiques inoubliables. Quand je vois une veste ou un sac dans le jeu, je sais à quelle marque ils appartiennent : chaussures Balenciaga, robe Valentino, veste Chanel... Parce qu'ils ont leur propre âme et leurs formes propres.



Je n'entretiens pas d'obsession pour les grandes marques et je ne les exalte pas. Bien sûr, il y a beaucoup de gens qui sont contre ces dernières, mais je ne pense pas comme eux. D'après moi, ce qui est beau est particulier et devrait être apprécié à sa juste valeur.

Je vous montre le *look* et l'apparence des vêtements avec visuels du jeu.

... Et j'avoue aimer ça, car ce jeu me donne l'impression d'avoir vraiment acheté ces pièces.



Duran Doğan Ambalaj : des visières de protection pour combattre le coronavirus

Duran Doğan Ambalaj est une entreprise d'export turque qui produit des emballages pour les marques les plus connues au monde. Avec la crise sanitaire actuelle, l'organisation a eu l'idée de créer un tout nouveau type de ligne : des visières de protection. Cette entreprise familiale depuis quatre générations tire son succès en se réinventant en permanence. Avec ces visières, ils espèrent gagner le marché européen et pourquoi pas, mondial.

Duran Doğan Ambalaj assiste les entreprises dans le design et la conception des packagings de leurs produits. Ils sont cotés à la bourse d'Istanbul. La société a fait un partenariat avec le groupe français LGR Emballages en 2013.

Le portefeuille de clients de Duran Doğan Ambalaj comprend des entreprises mondiales de premier plan qui ont les attentes les plus élevées en matière de qualité pour leurs emballages.

Leur force réside dans leur capacité à innover avec les équipements les plus sophistiqués et à la pointe de la technologie. Ils ont notamment eu de nombreux prix dont le Prix Spiripack Argent 2019 à VS Pack Cognac France pour l'une des nouvelles technologies qu'ils ont développées. Leurs packagings sont des étuis en carton compact ou ondulé, ainsi que des coffrets en carton épais et papiers de création. De très bonnes qualités, ils sont principalement vendus à des marques premium.

Cette fois-ci, ils ont décidé de créer une ligne de visière faite entièrement en carton, du pliage à la conception. Une nouvelle création qui représente avec brio le savoir-faire de l'entreprise mêlé à leur créativité innovante : la visière a une double couche de carton et une vitre en plastique ultra clair pour voir correctement.



D'après Nancy Teminyan, directrice export, cela leur permet de produire en quantité conséquente à coûts réduits, ce qui les rend abordables au grand public. De plus, ils sont équipés d'une étiquette imprimée sur le carton, ce qui permet à chacun de les personnaliser. Ils sont utilisables pendant huit heures, cinq fois au total en toute sûreté. La vitre est nettoyable au savon.

D'après Elmas Aksu Karayel, responsable des marchés francophones, Duran Doğan Ambalaj a déjà produit et donné 120 000 visières aux hôpitaux, aux municipalités et aux mairies dans les quatre coins de la Turquie ainsi qu'à leurs clients nationaux et internationaux. Geste de solidarité qui a été vivement salué par tous.

* Anaëlle Barthel



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Arel
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Danser avec son ombre

Depuis l'éruption de la Covid-19, nous entendons dire que le monde et nos vies ne seront plus comme avant. Qu'est-ce que cela signifie ? Pas de retour en arrière, le normal a irrémédiablement changé. Si nous continuons à insister sur les anciens schémas et habitudes, si nous résistons à la transformation (et je choisis bien mon mot, je préfère ne pas dire « changement ») que cet insu nous impose, si nous voulons garder tout à sa place normale et tout contrôler à tout prix, nous souffrirons. Angoissé.e.s, déprimé.e.s, au fond de grottes, continuer à regarder un mur sur lequel se répètent les mêmes scènes du passé, envie et pourtant tant fui auparavant. La transformation s'impose, comme un choix forcé. Notre futur est illisible. Il n'est écrit nulle part comment s'y prendre.

Certes, chacun.e fait son expérience singulière de ce réel irréductible. Mais cela ne sera pas prétentieux de dire qu'il n'est plus possible de fermer les yeux sur ce qui se passe au présent, de ne pas tenir compte de cet immaîtrisable. Quel avenir nous attend ? Comment pourrions-nous tisser un avenir tenant compte de ce réel ? Comment inventer ce futur avec tant d'inconnus ?

Durant le confinement, en cherchant des images qui pourraient représenter cette expérience d'enfermement, j'ai souvent pensé à l'une des performances de Marina Abramovic. Le musée de Sakıp Sabancı, a accueilli l'artiste cette année, juste avant la rencontre « enchantante » avec ce virus dans notre pays. Il s'agit de sa performance « Insomnia ». On voit une femme, c'est elle, seule dans une chambre face à un mur. Elle danse du tango, seule. Elle danse avec son ombre. Peut-on faire du tango seule ? Une danse de couple peut-elle être substituée à une danse avec son ombre, et je dis bien son ombre, pas son reflet. Une ombre, peut-elle se faire partenaire d'une femme ? Dans la performance, comme Abramovic nous montre si bien, la danseuse suit la musique, le son, la voix du chanteur, en arabe par exemple, la mélodie. Autrement, c'est impossible. Une ombre ne se meut pas sans un corps. Et un corps n'existe pas sans son ombre.

Corps confinés pour ne pas être contaminés et ne pas contaminer les autres. Comment désirer ou se faire désirer par l'autre dans des conditions si particulières où chacun.e est renvoyé.e à son propre vide ? De fait, être confiné a été cette expérience, je trouve, d'être face au mur, à son mur où l'on se retrouve seul.e avec son (ses) ombre(s). Pourvu que la danse continue.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Consulat général de Suisse à Istanbul

Offre d'emploi

Le Consulat général de Suisse à Istanbul cherche pour le 1^{er} septembre 2020 ou à convenir:

Tâches principales :

- Chauffeur du Consul général
- Courses pour le Consulat général
- Traitement indépendant de diverses formalités (douanes, banque, poste, Télécom, etc.) ainsi que le traitement des factures de carburant
- Petits travaux d'entretien au Consulat général et à la Résidence du Consul général
- Contact avec les entreprises de services dans le cadre des travaux de maintenance
- Correspondance standard en turc

Aptitudes et compétences :

- Plusieurs années d'expérience en tant que chauffeur
- Style de conduite impeccable
- Bonne capacité d'adaptation, esprit d'initiative,
- Rapidité à saisir les problèmes et dextérité manuelle
- Motivation et flexibilité
- Disponibilité à effectuer des heures supplémentaires
- Disponibilité, loyauté et discrétion
- Résilience
- Bonnes compétences linguistiques orales requises en allemand, français ou anglais et en turc

Candidatures :

Les personnes intéressées sont invitées à soumettre leur dossier (lettre de motivation en français, CV avec photo, références, etc.) par voie électronique avec la remarque « offre d'emploi » jusqu'au 15 juin 2020 au Consulat général de Suisse à Istanbul : istanbul@eda.admin.ch



Ozan Akyurek

Avocat au
Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Alors que la loi Avia vient d'être adoptée à l'Assemblée nationale, faisons un retour sur cette loi qui cristallise l'opinion.

La loi visant à lutter contre les contenus haineux sur Internet est plus couramment appelée loi « Avia », du nom de la députée récemment visée par des accusations de racisme, sexisme, homophobie et harcèlement moral à l'encontre de certains de ses collaborateurs parlementaires.

Comme son nom l'indique, elle a pour objectif d'éradiquer les contenus considérés comme « haineux » sur Internet.

Ses partisans la voient comme un nouvel outil de lutte efficace contre les discriminations qui pullulent sur Internet. Ses adversaires la considèrent au contraire comme une atteinte intolérable à la liberté d'expression.

Comme pour la loi contre la manipulation de l'information, couramment appelée « loi fake news », toute la difficulté est de définir ce qui constitue ou pas un contenu « haineux ».

Cadre législatif antérieur

Cette loi vient s'ajouter à un dispositif de lutte contre les injures déjà développé.

La loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse, malgré son ancienneté, est toujours en vigueur et connaît une application foisonnante devant les prétoires. Elle punit les auteurs de diffamations et

Loi Avia : entre contrôle des contenus sur Internet et restriction des libertés

d'injures envers une autre personne.

La loi du 1^{er} juillet 1972 relative à la lutte contre le racisme, dite « loi Pleven » a pour sa part instauré un délit pénal d'« incitation à la haine raciale » afin de lutter contre les discriminations. Elle permet également aux associations de déclencher des actions pour cette raison.

Contenu de la loi Avia

Obligation de retrait des contenus : les moteurs de recherche et les réseaux sociaux seront tenus de retirer ou déréférencier tout contenu manifestement illicite, dont ils auront eu connaissance par le signalement d'utilisateurs et dans un délai de 24 heures.

Les contenus inappropriés sont ceux faisant l'apologie du terrorisme, de crimes contre l'humanité ou constituant des provocations à des actes de terrorisme ou de crimes contre l'humanité, mais encore comportant une incitation à la haine, à la violence ou à la discrimination.

Les injures envers une personne ou un groupe de personnes en raison de leur origine, de leur appartenance à une race, religion, ethnie, nationalité, sexe, orientation sexuelle, identité de genre ou handicap, seront également interdits.

Peines prévues : les opérateurs devront retirer le contenu et faire figurer un message indiquant qu'un retrait a été effectué aux utilisateurs. Le délit de refus de retrait est institué, offrant la possibilité de prononcer des amendes allant

jusqu'à 1,25 million d'euros ou 4 % du chiffre d'affaires mondial envers les opérateurs.

Du côté des utilisateurs, un signalement abusif sera passible d'un an d'emprisonnement et de 15 000 euros d'amende.

Bouton unique de signalement : afin de faciliter les signalements par les utilisateurs, qui deviennent les véritables garants des contenus sur Internet, les plateformes devront mettre en place un bouton directement accessible permettant aux utilisateurs de signaler facilement un contenu qu'ils jugeraient non conforme à la loi.

Une loi controversée

La loi Pleven était déjà critiquée, car elle eut pour incidence une inflation du contentieux sur ces questions. Plus encore, la notion de provocation demeure floue juridiquement. Cette loi est également critiquée dans la mesure où la notion de provocation à la haine sanctionne pénalement des faits indémontrables par rapport à la notion d'incitation à la violence, qui connaît des aspects tangibles. La haine est au contraire un sentiment qui ne reçoit pas d'actes extérieurs manifestant un aspect visible, donc difficile à réprimer et à repérer.

La prohibition des contenus telle que réalisée par la loi Avia était déjà prévue par les dispositifs antérieurs. Seulement, rien de spécifique n'existait pour Internet, lieu où foisonnaient les injures

et autres contenus choquants.

La nouveauté consiste en la responsabilité du contrôle des contenus et de la définition du caractère « haineux » par les opérateurs. Des comités constitués par ces entreprises privées édicteront des chartes pour ainsi définir ce qu'ils considèrent comme admissible ou pas. Beaucoup condamnent le rôle trop important laissé aux réseaux sociaux, prenant ainsi la place du juge judiciaire dans la garantie des libertés individuelles ; alors même que la notion de « haine » n'a aucune connotation juridique et demeure un sentiment humain.

Le risque de censure automatique et d'autocensure est très important, l'atteinte à la liberté d'expression l'est tout autant. Certains dénoncent une loi du « politiquement correct », qui aurait pour effet de lisser le contenu présent sur Internet, pour en éradiquer tout propos sortant du discours majoritaire bien-pensant.

Du côté du gouvernement, le secrétaire d'État au Numérique Cédric O juge l'équilibre atteint entre liberté d'expression et efficacité de la lutte contre les contenus haineux sur Internet.

Malgré toutes ces critiques, cette loi fut adoptée le 13 mai dernier à l'Assemblée nationale.

Une saisine du Conseil constitutionnel est tout de même à prévoir à droite, majoritaire au Sénat.

LIVRE

Livre en ligne

Evsizlik Defterleri Çıkarmalar
(Les cahiers de l'absence de maison Les autocollants)

Nami Başer

Les éditions exipress

Dans le troisième volet de son travail qui s'intitule *Evsizlik Defterleri Çıkarmalar* (Les cahiers de l'absence de maison Les autocollants),

le philosophe et professeur d'université Nami Başer nous livre ses réflexions philosophiques. Il s'agit, à travers la polysémie du mot turc « çıkarma », d'atteindre le point où

nos relations avec les autres et avec les autres textes philosophiques soient assez riches pour nous permettre des points d'intersection, des déductions, des assauts rendant visible ce que nous donnons et ce que nous empruntons aux parages qui nous limitent.



Gözde Pamuk

La construction de l'Hôtel Pera Palace fut lancée en 1892 pour accueillir les voyageurs de l'Orient-Express, train de luxe appartenant à une société française. En 1895, l'hôtel a fait son bal d'inauguration. Le Pera Palace était le premier point d'arrêt des voyageurs européens venus découvrir la finesse ottomane avec ses palais et ses mosquées. Dans l'empire de l'époque, l'hôtel revêtait une élégance occidentale luxueuse inédite. Bien entendu, nous pouvions observer d'autres monuments de genre occidental dans la capitale du grand Empire ottoman. Dans les années 1930, l'hôtel était en quelque sorte une porte d'entrée sur cette harmonie entre occident et orient que présente encore aujourd'hui la ville d'Istanbul.

En 1883, l'Orient-Express reliait Paris, Venise et Vienne. En 1888, il arriva jusqu'à Constantinople. Des personnalités qui ont marqué l'histoire ont séjourné dans l'hôtel Pera Palace. Parmi eux, le fondateur de la République de Turquie, Mustafa Ke-

Pera Palace, un charisme à l'occidental à Istanbul

mal Atatürk, la célèbre écrivaine britannique de livres policiers, Agatha Christie, l'empereur de l'Empire austro-hongrois, François-Joseph Ier, le roi d'Angleterre, Edward VIII, mais aussi Ferdinand Ier de Bulgarie, Carol Ier de Roumanie, Guillaume II d'Allemagne, Nicolas II de Russie, la reine Élisabeth II, l'écrivain américain Ernest Hemingway, Pierre Loti, l'ancien président français Valéry Giscard d'Estaing, l'actrice française Sarah Bernhardt et bien d'autres encore. L'architecte de cet attrayant monument est Alexandre Vallaury. L'ascenseur en bois et en fer est le deuxième à avoir été

installé en Europe, après celui de la tour Eiffel. Vallaury était un brillant architecte ottoman levantin qui a fait ses études à l'École nationale supérieure des beaux-arts à Paris. Il était particulièrement fasciné par l'art occidental et par le savoir-faire français que l'on retrouve dans ses œuvres. Il fut



donc le maître d'œuvre de plusieurs bâtiments culturels, financiers et religieux à Istanbul dont le Musée impérial d'Istanbul (actuel Musée d'archéologie), l'orphelinat grec de Büyükkada, l'Union française, la Banque impériale ottomane, le siège de l'administration de la dette publique, la Mosquée Hidayet... La chambre numéro 101 où Atatürk a séjourné est aujourd'hui un musée dans lequel ses affaires personnelles sont exposées. On y trouve certains de ses livres et de ses magazines ainsi qu'une paire de ses lunettes. Agatha Christie a également séjourné plusieurs fois au Pera Palace entre les années 1926 et 1932. Le restaurant de l'hôtel s'appelle « Agatha restaurant » en hommage à l'auteure. Elle a écrit son mémorable roman « Le crime de l'Orient-Express » dans l'hôtel Pera Palace.



Göknur Gündoğan : le vin à la croisée de deux cultures

Je retrouve Göknur Gündoğan dans un café non loin du quartier Bomonti, où elle est directrice de communication dans une entreprise francophone. Aujourd'hui, un cappuccino au menu. La dégustation de vin se fera par le biais des mots. La vigne, c'est ce qu'a à cœur de transmettre Göknur. Il y a 11 ans, la jeune femme a intégré une nouvelle passion à sa vie : le vin. Ayant poursuivi ses études de communication à Montpellier, la gastronomie française entre rapidement dans son champ de vision. Après avoir passé ses premières années à « boire des vins simples, achetés quelques euros dans les hypermarchés, pour la convivialité du moment », les livres sur la gastronomie, puis sur l'art délicat du vin, commencent à s'amonceler dans son appartement. Le hobby se fait de plus en plus présent, jusqu'à devenir une véritable passion. Un attachement au sol qu'elle puise dans ses racines, puisque ses grands-parents étaient diplômés d'instituts de villages promulguant un savoir sur les sols.



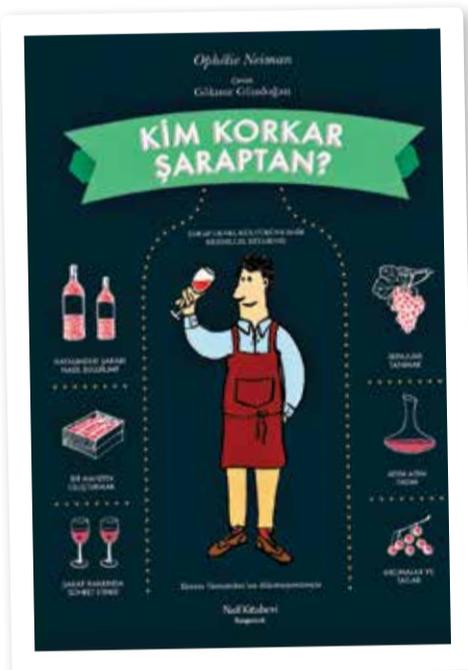
La jeune femme exprime sereinement cet intérêt pour les cultures viticoles par un besoin d'ancrage : « La culture c'est fabuleux. Cinéma, théâtre, musique, je suis une personne très active au niveau de la culture humaine. Je me suis pourtant toujours dit qu'il me manquait quelque chose. Ce quelque chose, c'est l'attachement à la nature, au sol. Le vin est devenu mon lien entre la culture naturelle et humaine ».

Considérant le vin comme « un monde tout entier », elle décide « d'embrasser l'univers dans tous ses aspects » en étudiant ce domaine. « Je me suis dit qu'il fallait que je m'instruise, alors j'ai commencé à suivre une formation britannique nommée 'Wine spirits education trusts' ». Puis, souvent présente à Montpellier où elle réalise des échanges culturels avec Istanbul, elle décide de suivre une spécialisation sur les vins du Languedoc Roussillon. Le Master level Sud de France. Une soif de savoir inassouvie puisque la nouvelle diplômée décide en 2018 de se lancer dans un nouveau projet : le diplôme national de l'Université du Vin, située dans la vallée du Rhône. Elle y excelle et obtient une année plus tard le statut de conseiller sommelier caviste. Implantée en France pour être au plus près des vignobles, elle n'en oublie pas le terroir turc. Elle réalise son mémoire de fin d'études sur la construction identitaire du vignoble turc entre l'ancien et le nouveau monde. Au terme de cette aventure, elle est nommée ambassadrice de la culture de l'Université du Vin « Mon rôle est de faire la promotion de l'université, de présenter la culture du vin dans le monde. Je fais des ateliers, des conférences et je suis jurée dans des concours de vin internationaux comme le Frankfurt Wine trophée », nous explique-t-elle. Devenue spécialiste des vins à l'échelle internationale, elle tient à me parler de ce titre avec humilité : « On ne peut jamais dire que l'on est devenu spécialiste du vin. On est toujours en perpétuel apprentissage. Le vin est un monde sans fin ».

Récemment, elle a fondé sa propre société en France, spécialisée dans les conseils et le design. « La communication du vin est ce qui manque dans le secteur », estime celle qui m'annonce avec malice le nom de cette entreprise : Pantagruel Design&Consultancy.

Attachée à ses racines, elle a créé un atelier sur « le parcours du vin et des vignobles d'Anatolie dans l'Histoire ». Alors que c'est en 6 000 av. J-C. qu'apparaît

la première vigne en Turquie, soit bien avant que la première vigne ne soit apportée par les Phocéens en France en 600 av. J-C., la jeune femme déplore que l'on porte si peu d'intérêt au vin dans son pays : « La culture du vin est bien ancrée dans l'histoire de nos terroirs, mais n'est malheureusement pas dans l'ADN turc ». Son pays natal constitue pourtant le cinquième plus grand vignoble du monde après la France, l'Italie, l'Espagne et la Chine : « La nature nous a donné un terroir d'exception. Les sols et les conditions climatiques sont parfaits pour faire de la viticulture ». Pour cette jeune femme, nul doute que la viticulture pourrait constituer une force économique majeure.



Une autre activité à la jonction entre viticulture et littérature anime cette férue de culture. Elle a traduit et adapté en turc le succès d'Ophélie Neiman « Le vin C'est Pas Sorcier », traduit dans 25 langues. Un projet qui l'a séduite au point qu'elle travaille en ce moment sur l'édition en turc du livre français « Vinographie - Comprendre le vin en 100 dessins et schémas ».



Quant à ses souhaits pour le futur, c'est avec une grande simplicité qu'elle souligne que son bonheur réside dans la connaissance : « Je veux m'instruire jusqu'à la fin de ma vie sur le vin et les vignes. Je veux continuer à respecter les sols, le travail des êtres humains, des femmes, des agricultrices et des hommes bien entendu ». La sommelière est parvenue à me donner le goût du vin et à me convaincre de la solidarité que ce dernier pouvait engendrer : « Vous mettez dans une bouteille de vin l'histoire de tout un pays, d'une civilisation, des gens, des plantes. Je trouve que c'est un point d'ancrage très important pour lier les différentes cultures. »

Je repars avec des anecdotes plein la tête sur les cépages, les chais, les sols. Göknur m'aura appris qu'il ne fallait jamais être loin de la terre, et que cette dernière force le respect : « On nous enferme dans des centres commerciaux, on passe notre vie devant notre ordinateur. Je ne suis pas une casseuse de machines, mais il ne faut pas oublier que l'oxygène dont on a besoin pour vivre se trouve dans les plantes ».

À l'image d'un conte philosophique, nous nous quittons sur l'image pleine de sagesse de son plus beau paysage : « Le matin, à la fin mars, les vignes se réveillent. Les températures commencent à monter. Des milliers de perles brillent dans la vigne. C'est la sève qui remonte dans les troncs. La vie, l'espoir gagne de nouveau sur l'état stagnant. Vous voyez les cépages en train de pleurer. C'est comme un chant d'or. Des milliers de rangs qui pleurent. » Je me penche à la fenêtre pour apercevoir "la pluie" tomber sur la ville. La rue est vide, les gens se préservent du froid chez eux. L'hiver a mis le monde au repos, mais, bientôt, le raisin sera là pour nous montrer la vie qui ressurgit.

Florine Chatillon

Confinement : le monde de la culture se réinvente

« Face à la catastrophe, on a besoin de culture. » — Martine Marin, écrivaine française. Alors que plus de la moitié de la population mondiale est appelée à rester confinée, la situation inédite liée à la pandémie de la Covid-19 paralyse le secteur culturel.

L'importance du numérique

À l'annonce de la fermeture des lieux publics, des musées, des théâtres, des galeries d'art et des cinémas, Paris, ville de la mode et de la culture, s'est retrouvée déserte. Des festivals annulés, des concerts reportés, des spectacles et des expositions qui ne verront peut-être jamais le jour, l'industrie culturelle s'enferme peu à peu dans un corps immobile et asphyxié par la situation inédite que traverse le monde... Mais à l'ombre de cette crise, les artisans de la culture ont dû s'adapt-



ter rapidement pour continuer à créer du contenu. Créatifs dans l'âme, ils ont profité des réseaux sociaux pour maintenir le lien avec leur communauté : des concerts en live, des chorégraphies, des shootings à distance, et des visites d'expositions en ligne. Avec le numérique, ils n'ont plus d'excuses ! Les réseaux sociaux prennent alors tout leur sens, et deviennent même indispensables pour la survie de la culture et du divertissement en période de crise.

Les rendez-vous culturels

Célèbres ou non, les musiciens, chanteurs, danseurs et humoristes ont vu leur communauté s'agrandir grâce aux lives qu'ils organisent

régulièrement et à travers lesquels ils offrent des prestations, des concerts ou des sketches gratuits.

Les streets artistes, incapables d'exercer leur métier, retrouvent un second souffle. À défaut d'afficher ses dessins dans la rue, à la nuit tombée, l'artiste Gaspar Lib expose ses œuvres d'art sur la façade d'un immeuble à l'aide d'un projecteur. C'est également au tour des musées d'ouvrir leurs portes virtuellement en donnant libre accès à des centaines d'expositions qui étaient prévues pendant la période de confinement.

Une organisation bouleversée

En plus des retombées économiques, le secteur de la culture encourt également un risque de « grand embouteillage » à la



reprise de son activité. Déjà très chargé en temps normal, le monde culturel a dû s'arrêter en plein début de saison au cours de laquelle, des expositions, des spectacles, des concerts, des sorties de films et de livres étaient au programme. Mais si certains ont pu reprendre leurs activités à compter du 11 mai, le secteur culturel lui reste encore à l'arrêt.

Le célèbre festival américain Coachella a été reporté en octobre. Un événement printanier décalé à l'automne, pourra-t-on assister à un Coachella spécial Halloween ?

Nada Abou el amaim



Derya Adıgüzel

Depuis des mois, nous traversons des périodes inhabituelles en raison de la Covid-19. Cela nous pousse à mieux nous connaître. Nous constatons davantage nos habitudes, ce que nous préférons et ce que nous voulons découvrir. Certains d'entre nous ont commencé à apprendre de nouvelles langues ou à faire de l'exercice, d'autres ont appris à jouer de la guitare, etc. Chacun a adopté un nouveau mode de vie et ses propres habitudes. Il faut se pencher davantage sur la notion d'habitude. Les habitudes sont des actions régulières. Faire de l'exercice, lire des livres, prendre des médicaments, manger sainement ou voir régulièrement vos proches sont autant d'exemples d'habitudes qui nous maintiennent en bonne santé. De plus, de petites habitudes peuvent entraîner des résultats conséquents au fil du temps.

Créer des habitudes ?

Les habitudes peuvent prendre différentes formes : des choses que l'on a commencé à faire, que l'on a arrêté de faire, ou encore des choses à faire davantage et des choses à faire moins souvent. Par exemple, vous désirez peut-être faire de l'exercice régulièrement, arrêter de consulter votre compte Instagram, consommer moins de boissons alcoolisées ou passer plus de temps avec votre famille. Les habitudes exigent généralement une certaine volonté. Elles s'installent plus facilement si vous recherchez des déclencheurs qui indiquent quand il est temps d'agir. Par exemple, si vous voulez boire de l'eau, il est plus facile de vous souvenir de la boire si vous utilisez une autre action habituelle comme déclencheur d'action. Au lieu de compter sur votre esprit pour vous souvenir de boire de l'eau en milieu de journée, vous pouvez utiliser une alarme de

téléphone le matin ou le soir pour vous rappeler de le faire. Pour de meilleurs résultats, il est préférable de se concentrer sur la mise en place d'une habitude à la fois.

Si vous essayez d'installer trop d'habitudes en même temps, il est probable que vous ne réussirez pas à les conserver sur le long terme. Quand votre action devient automatique, vous pouvez passer à l'habitude suivante.

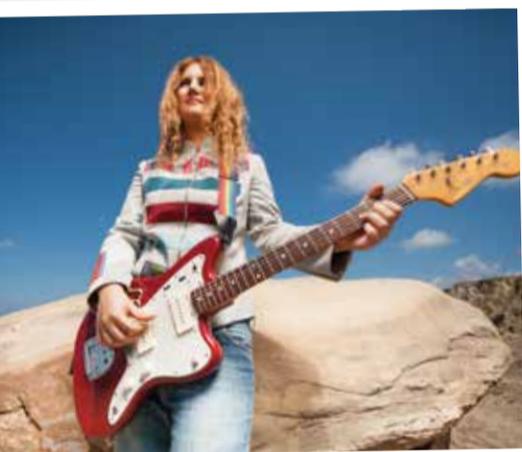
Afin de créer et de développer des habitudes, vous aurez besoin de pratique et de personnalisation grâce, par exemple, à un coach. Lorsque vous faites de l'exercice par vous-même, il est très facile de vous écouter et d'arrêter soudainement votre activité physique pour retrouver les réseaux sociaux. Lorsque vous travaillez avec quelqu'un d'autre, votre voix intérieure tend à disparaître puisqu'une autre personne vous encourage

à repousser vos limites. Il existe deux façons d'externaliser vos pensées : écrire et parler. L'écriture (ou le dessin) est le meilleur moyen de saisir vos plans ou vos habitudes. Cela donne l'occasion à votre esprit d'examiner ce que vous savez sous différents angles.

Les défis et les problèmes qui semblent impossibles à surmonter peuvent être résolus une fois qu'ils sont mis sur papier ou peints sur du papier blanc. Il donne également la possibilité de les partager avec d'autres. Or, discuter avec une autre personne, un ami, un collègue peut également être une très bonne méthode de résolution de problèmes. Au moment où vous conversez, vous sentirez que vous avez déjà plus d'informations. Plus vous externalisez, plus vos pensées deviendront claires et plus vous progresserez rapidement vers des habitudes plus constructives.

Ece Dorsay : la perle d'Istanbul, entre puissance et mélancolie

Ece Dorsay, « Ecedorsay » sur les réseaux sociaux, est une jeune et talentueuse artiste turque, venue tout droit d'Istanbul. Autodidacte dans le domaine de la musique, elle écrit et interprète ses morceaux avec autant de fougue que de légèreté. Entre l'indie, le folk, le rock et le blues avec une empreinte de funky et de jazz, Ece Dorsay exprime ses émotions « platoniques et mélancoliques ». Ses musiques sont disponibles en ligne sur toutes les plateformes : Itunes, Spotify, Deezer, Youtube et Amazonmusic. Elle aurait adoré pouvoir les publier sous le format CD ou cassette, mais le fait que son public y accède immédiatement en ligne est plus pertinent en ces temps modernes.



Les débuts d'Ece Dorsay

Ece Dorsay a commencé la guitare à l'âge de 13-14 ans en écrivant sa première musique en anglais, *Someone Like You*, qui évoque « l'amour et l'âme ». Elle nous explique avec fierté l'origine de ce morceau : un de ses amis d'une école de guitare a chanté, puis elle a poursuivi. Et sa voix sonnait, de manière surprenante, plus puissante et avec plus de caractère. La première musique qu'elle a enregistrée est *What the hell is going on ?!* : « J'étais énervée et frustrée du manque de profondeur des relations et des personnes. Un jour, lors de ma première année à l'université Boğaziçi, je suis rentrée à la maison et j'ai soudainement chanté cette chanson pour la première fois. Elle est dans mon dernier album ».

Depuis, ses chansons sont le fruit de son imagination : elle a quatre albums à son actif. Il lui arrive de chanter des covers qu'elle publie en ligne sur YouTube. Lorsque nous lui demandons quels sont les chanteurs qui l'ont influencée, Ece Dorsay nous cite les sentiments que Tracy Chapman partage, ainsi qu'Ani DiFranco, Marcus Miller et Patti Smith, pour la

basse. Elle insiste sur le fait qu'elle écrit surtout avec l'aide de son intuition.

En effet, elle a appris la guitare en autodidacte dès son plus jeune âge puis a suivi des leçons privées. En 2003, elle a étudié à Londres pendant un semestre. Ce qui la différencie alors de ses camarades est son goût particulier pour la « technique polyvalente » et l'apprentissage autodidacte : « J'ai appris le "slap" à partir de DVDs à l'école London Bass pendant que d'autres étudiants étudiaient des notes et des onglets plus conventionnels ».

Son inspiration et sa personnalité, moteurs de sa réussite

Ce qui l'inspire dans la vie de tous les jours est principalement ses « sentiments platoniques et mélancoliques pour les femmes, les hommes », ainsi que sa « frustration envers le système et le manque de profondeur du monde ». Pourtant, Ece Dorsay se sent plus efficace lorsqu'elle est heureuse et énergique. Elle ressent que ses musiques sont plus profondes après « un bon été ou après une peine d'amour ».

Bien qu'elle réussisse merveilleusement, elle nous raconte qu'« il est dur pour une femme qui sort de l'ordinaire d'être comprise en Turquie ». De plus, le commerce de la musique est selon elle très « uniforme » et « il donne seulement la chance de réussir aux personnes qui se conforment à ces règles du commerce ». Dès lors, elle a prouvé au monde son succès.

En 1997, Ece Dorsay investit la culture française avec son premier groupe de musique. Ensuite, elle est présente au festival de musique de la chaîne de musique française Mcm à Galatasaray. Elle pétillait d'ailleurs en nous décrivant cette expérience : « Avant moi est passé un groupe de musique de heavy métal. La foule criait mon nom "Je t'aime Ece" !

C'était fou ». Enfin, en 2000, elle reçoit de très bons commentaires dans le magazine *British Guitarist* pour sa première démonstration. Cette même année, elle est invitée à chanter avec le groupe de musique hip-hop canadien *Soma Sonic*, un projet encore en suspens.

Sa playlist

Nous avons été curieux de savoir quelles sont les chansons qu'Ece Dorsay écoute ces derniers temps. Bien que très occupée à travailler sur ses musiques, elle ne se lasse pas du « très talentueux Jacob Collier et de ses arrangements acoustiques intimistes » ni de certains lives d'Ed Sheeran. Ses marches quotidiennes sont accompagnées de musiques pop.

Deux albums ont bouleversé sa vie : *Scoundrel days* de A-ha et *Achtung Baby* de U2. « Quand j'étais enfant, nous écoutions *Scoundrel Days*. C'était la première cassette que nous avions achetée. C'était un rêve, un album épique de mon enfance qui m'a poussée à écouter de la pop et du rock de bonne qualité. Quant à *Achtung Baby*, c'était un album profond et spirituel qui a bouleversé mon adolescence ». C'est donc sans surprise qu'elle rêve de faire un duo avec Bono de U2...



« Les gens modernes étaient déjà en confinement à cause des technologies digitales et d'internet »

Le nom de son dernier album est *Unpublished Demos 99 - 2004* qui, en raison de la situation causée par la pandémie, comprend 31 de ses anciennes démos. Elle enregistre aussi de nouvelles chansons en anglais.

Lorsque nous évoquons le sujet de la pandémie et de ce qu'elle pense de l'impact qu'a eu la musique en cette période, elle nous répond : « Je pense que les performances live d'Instagram sont un bon moyen pour lier les gens, mais je sais que les personnes modernes étaient déjà en confinement à cause des technologies digitales et d'internet ». Ece Dorsay est une artiste qui se décrit « socialement malheureuse », mais qui vit avec l'espoir du fait de la liberté d'enregistrer et de publier sa propre musique. Son objectif est de voyager et de jouer devant un public international.

Son plus : L'empreinte de la culture française

Plus jeune, Ece Dorsay a étudié au lycée Notre Dame de Sion, à Istanbul. Elle a produit par la suite des covers de Patricia Kaas, de Joe Dassin, et de Michel Fugain qui sont disponibles sur sa chaîne YouTube, et en live durant ses concerts. Elle « aime la manière dont les Français voient la romance et la vie en général. Tellement passionnés ». Cette façon de voir la vie l'a changée : « J'en suis devenue d'autant plus romantique, révolutionnaire et passionnée ». Son expression favorite dans la langue française ? Je t'aime. « C'est intense ».



Sati Karagöz

Pouvez-vous nous parler de vous ?

Je suis autodidacte. J'ai arrêté ma scolarité avant le bac que j'ai passé en candidat libre plus tard. Je ne me suis pas seulement formé par moi-même, mais aussi au fil des rencontres que j'ai pu faire. J'ai vécu six ans à Berlin où j'ai écrit mes premiers articles sur des foyers de travailleurs migrants dans l'ex-Allemagne de l'Est qui était sous la pression de l'extrême droite locale et où il y avait beaucoup de violence. Peu de personnes se risquaient à aller dans ces zones très déshéritées. Moi, ça m'a intéressé d'aller voir ces gens. J'ai beaucoup échangé avec eux et j'ai vécu dans l'un de ces foyers un certain temps pour partager leur quotidien. J'en ai d'abord fait un texte. Puis, des amis m'ont encouragé à en faire un reportage pour l'envoyer aux journaux. Le grand quotidien allemand *Der Tagesspiegel* l'a publié. Cela a été mon premier article édité. Suite à cela, j'ai beaucoup écrit sur les migrants turcs, vietnamiens, africains et polonais dans l'Allemagne post-réunification.

De retour en France, j'ai travaillé à la fois pour la presse culturelle et la presse économique. Petit à petit, on m'a orienté sur les questions des banlieues parce que je suis né dans le 93 dans une famille mixte. Sauf que l'angle qu'on me proposait ne me satisfaisait pas du tout dans la mesure où le projecteur était mis sur les violences et non pas sur les explications de ces violences ou d'autres angles plus positifs. J'ai eu envie de m'intéresser à ces sujets-là, mais en créant mes propres médias pour avoir une parole indépendante des clichés qu'on me proposait d'intégrer dans mes articles.

J'ai donc créé plusieurs médias, dont un magazine qui n'existe plus aujourd'hui. Ensuite, j'ai créé le média *D'ailleurs et d'ici* qui était d'abord une revue publiée aux éditions Philippe Rey et qui par la suite a été transformé en média numérique. Le numérique offre aujourd'hui

Marc Cheb Sun, auteur, éditorialiste et spécialiste des sociétés multiculturelles, un autodidacte au parcours riche d'expériences

C'est en période de confinement que j'ai réalisé cette interview avec Marc Cheb Sun dont le premier roman « *Et je veux le monde* » a été publié par le label La Grenade des éditions JC Lattès en mars dernier. Nous avons parlé de son parcours et de son premier roman.

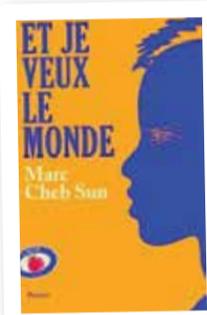
beaucoup de possibilités, d'autres lecteurs et c'est aussi beaucoup moins cher à faire. *D'ailleurs et d'ici* est devenu *Dailleursetdici.news*, un site d'informations, le média de la France plurielle qui s'intéresse à toutes les composantes de la société française et à toutes les composantes qui sont soit marginalisées soit discriminées pour différentes raisons (handicap, mode de vie, couleur de peau, religion...). Nous essayons de mettre en avant la richesse de la pluralité. Nous parlons aussi beaucoup de mémoire et d'histoire, car cette France plurielle n'est pas née de rien. Elle est le produit de l'histoire de France et de l'histoire d'autres pays qui ont croisé de différentes manières l'histoire de France. Nous faisons beaucoup d'ateliers autour de ce média avec des jeunes de quartiers populaires. J'aimerais mélanger les jeunes de différentes classes sociales, mais il n'y a malheureusement pas de demande des villes ou des quartiers où il n'y a pas de difficultés sociales. De fait, cela se résume aujourd'hui à des quartiers plus prioritaires à Paris, à Charleville-Mézières ou ailleurs. J'ai une équipe de journalistes qui font des ateliers de parole où les jeunes peuvent se raconter. Cela se transforme souvent en ateliers d'écriture ou de journalisme par le biais de photos et de vidéos. Ces articles viennent parmi d'autres nourrir le média *D'ailleurs et d'ici*. C'est donc un média fait par les gens avec des professionnels, mais qui n'est pas un entre soi de professionnels.

À côté de cela, j'ai toujours travaillé sur l'écriture de textes très divers, de paroles de chanson, de nouvelles. J'ai

écrit un premier texte littéraire *This is not a love song* qui n'a pas été publié, mais qui est en train de devenir un scénario pour être adapté au cinéma. Mon deuxième texte est le roman *Et je veux le monde* paru chez Lattès dans le nouveau label La Grenade. Et je vais aussi publier une nouvelle au mois de juin sur *Frictions*, un nouveau média.

D'où vient l'inspiration de votre roman *Et Je veux le monde* ?

L'idée de départ est venue d'ateliers que j'ai animés dans le 18^{ème} arrondissement de Paris il y a deux ans. C'était des ateliers du soir très intenses qui se sont échelonnés sur trois semaines avec 50 ados. Cela représentait un gros investissement temporel et émotionnel. Il s'agissait de jeunes de quartiers très pauvres notamment de la Porte de la Chapelle ou de ces fameux lieux de gentrification. Des quartiers sont investis par des commerces branchés et chics, car les loyers y sont moins chers. Ce contraste me saisissait. J'étais frappé par cette cohabitation de personnes qui s'ignoraient complètement. Je trouvais que c'était une situation très dramaturgique sur laquelle on pouvait imaginer des tas de choses à partir du moment où l'on avait dans un



même espace des gens de milieux différents qui s'ignorent, s'épient, ont peur les uns des autres, ont beaucoup de préjugés et fonctionnent souvent soit par l'ignorance des autres soit sur le mode de l'agressivité ou de la provocation. Je me suis dit qu'à partir de là on pouvait imaginer une histoire. L'histoire de mon roman est donc un mélange de vraie fiction et de quelques situations qui s'inscrivent dans un réel que je connais. J'ai

commencé l'écriture de la suite de ce roman.

Que diriez-vous en quelques mots pour donner envie aux lecteurs de lire votre roman ?

C'est un livre qui est très à fleur de peau au sens propre comme au sens figuré. C'est un livre qui bouscule avec ces personnages qui portent à la fois beaucoup de lumière et d'ombre et qui entretiennent des rapports à la fois de confrontation et de séduction.

Mon avis : Je vous invite vivement à découvrir le roman de Marc Cheb Sun, un auteur de talent qui manie merveilleusement bien les mots. Ma chronique du roman est disponible sur mon compte Instagram [les.livres.de.sati](https://www.instagram.com/les.livres.de.sati).

Quatrième de couverture du roman :

Samba veut le monde, et rien d'autre. Bientôt 18 ans, il passe ses journées à rêver et à déambuler dans la ville avec son pote Éros. Un jour, la mairie leur propose un stage. Pour Samba, autiste léger, c'est l'occasion de se confronter au monde du travail. Mais les jeunes sont sceptiques, le nouveau maire est un populiste, tendance droite dure. Louis Walter ambitionne de faire de l'arrondissement son bastion politique. Il vise l'Élysée. Face à lui, Jacques Lascrime et Sandrine Rigal, figures de la gauche culturelle, organisent la résistance. Jusqu'ici tout va bien, mais dans ce quartier où des commerces branchés côtoient une grande pauvreté, les égos, les désirs, les fantasmes et les rêves s'affrontent, chacun veut gagner le monde à sa manière. Et quel qu'en soit le prix.

Credit photo : Darnel Lindor



LIVRE C'est quoi l'amour, selon toi ?

Sous une première de couverture mêlant art, séduction, douceur et innocence, ce livre conte les histoires d'amour passionnantes et déroutantes de Kaya, professeur des écoles à la Sorbonne, en France, et originaire de Turquie.

Tout commence par Yâgmur, femme mariée à un homme qui vit à Washington pendant qu'elle vit de son côté en Turquie. Cette jeune femme, d'une beauté et d'une élégance indiscutables, va rencontrer notre jeune Kaya lors d'une exposition à Paris. Devant une œuvre d'art, ils vont échanger leurs premiers sourires, leurs premières conversations. Vont s'en suivre de nombreuses expériences amoureuses pour Kaya qui se perdra puis se retrouvera au sein de l'amour.

Il rencontre différentes femmes durant son expérience en France. Marie-Françoise, une sénatrice avec qui il va avoir les discussions les plus profondes sur la relation franco-turque et qui va mener cet

amour de bout en bout. Yâgmur, avec qui il vit la fougue d'une jeune amoureuse, qui le passionne et lui brise le cœur. Une dernière rencontre dans les rues d'Istanbul, qui restera plus mystérieuse pour le lecteur.

Mélange de philosophie, de découvertes politiques et culturelles, l'auteur permet aux lecteurs de s'évader dans l'inertie du Bosphore et la diversité de Paris. Le maître mot de ce livre réside dans le voyage passionnel et amoureux. Ce livre transforme et rend compte au lecteur des différentes formes d'amour que chacun peut percevoir. En effet, durant le voyage que nous entreprenons, nous sommes renversés par différents sentiments au sein de l'amour. L'amour nous émeut, l'amour nous bouscule, mais, par-dessus tout, l'amour nous passionne et nous aveugle, à en oublier toutes les péripéties de la vie et du quotidien.

Anaëlle Barthel





Sirma Parman

L'intelligence artificielle dans l'art contemporain

Les nouvelles technologies, et en particulier l'intelligence artificielle (IA), changent la nature du processus créatif. Aujourd'hui, les ordinateurs jouent un rôle très important dans la création artistique tels que la musique, les beaux-arts et l'architecture. Par ailleurs, au lieu de simplement estimer l'ordinateur comme un outil pour aider les créateurs humains, on peut le considérer comme l'entité créative.



AI Art est créé grâce à l'utilisation de l'intelligence artificielle. L'art peut être créé par un humain avec l'aide de l'IA ou il peut être directement créé par l'IA elle-même. Au cours des dernières années, nous avons été témoins de l'émergence de centaines d'artistes IA qui ont changé les règles de l'art contemporain. Avec des algorithmes complexes, ils créent des œuvres d'art uniques et un peu étranges. Bien entendu, les œuvres de ces artistes de l'IA soulèvent des questions sur la nature de l'art et le rôle de la créativité humaine dans le futur. Sans aucun doute, l'artiste turc Refik Anadol est l'un des artistes les plus importants du mouvement. Il utilise l'apprentissage automatique (*Machine Learning*) pour produire des projets d'IA interactifs. Anadol a tendance à se concentrer sur la transformation des espaces architecturaux et des façades en toiles géantes. Ses œuvres explorent l'espace entre les entités numériques et physiques en créant une relation hybride entre l'architecture et les arts médiatiques avec l'intelligence de la machine. Les projets primés d'Anadol

explorent également la perception du temps et de l'espace qui a radicalement changé puisque les machines dominent la vie quotidienne.

Dans une entrevue, Anadol a affirmé qu'une fois que vous avez introduit des algorithmes d'apprentissage automatique, « vous avez soudain une capacité cognitive en tant qu'artiste. Vous pouvez laisser le bâtiment apprendre, laisser le bâtiment rêver, laisser le bâtiment devenir une sorte d'humain. Cela fait partie de mon imagination avec l'environnement bâti. »

Un autre artiste connu de l'AI Art est Memo Akten. Né à Istanbul, Akten vit et travaille à Londres. L'artiste développe des systèmes qui examinent les comportements afin de créer des familiarités inconnues et pour encourager de nouvelles perceptions sur la relation humaine avec la nature, la technologie, la science et la culture. Akten utilise l'IA pour réfléchir sur l'image que nous avons de nous-mêmes. Son art examine comment nous donnons un sens au monde. Son travail est également une exploration de l'utilisation des réseaux neuronaux génératifs profonds comme moyen d'expression créative — et le résultat est remarquable.

Une question d'ampleur dans le domaine de l'intelligence artificielle est de savoir à qui appartient un artwork d'IA. Par exemple, aux États-Unis, les productions d'IA ne peuvent pas obtenir des droits d'auteur. L'US Copyright Office n'accepte pas les réclamations pour des œuvres non réalisées par l'Homme. Honnêtement, ça semble normal et standard. Pourtant, à l'avenir, cette loi sera probablement ouverte à des discussions dans la mesure où l'art de l'IA devient très populaire dans le monde de l'art. L'intelligence artificielle peut nous plonger dans une réflexion très riche. Nous verrons si et comment l'IA va changer l'art contemporain.



Mine Çerçi

Le théâtre face à la Covid-19 : interview avec Frode Gjerlow - 1

La pandémie a changé et va continuer de changer le monde. Le théâtre et d'autres formes d'art qui nécessitent de faire appel à la collectivité vont chercher et trouver une place dans cette nouvelle ère. Durant cette période de confinement, j'ai voulu échanger avec des artistes, surtout avec les professionnels du théâtre de différents pays, pour comprendre leur situation et leur réaction face à cette crise. Je dois avouer que j'avais également besoin de cet échange pour ne pas me sentir seule, pour me prouver qu'il y a d'autres personnes dans le monde du théâtre qui doivent lutter contre la peur, la précarité, le sentiment d'incertitude et d'inutilité. J'ai choisi d'interviewer l'un de mes amis de ma promotion de l'école Jacques Lecoq. Frode Gjerlow est comédien, auteur, metteur en scène et réalisateur. D'origine norvégienne, il vit et travaille en Grande-Bretagne ainsi que dans son pays natal. Il a répondu à mes questions par rapport aux actions qu'il a prises face à la pandémie.

Quel est l'effet de la crise de la Covid-19 sur votre vie professionnelle ?

Le virus est arrivé en Norvège au début du mois de mars. Je jouais alors dans une grande production de théâtre à Bergen, deuxième grande ville de Norvège située sur la côte ouest. Notre spectacle était une comédie et nous jouions devant 400 spectateurs chaque soir. Mais les spectacles ont été arrêtés soudainement, car le gouvernement a interdit les rassemblements de plus de dix personnes. Pour des raisons légales, nous avons annoncé que notre spectacle était reporté à une date indéterminée.

Aucun théâtre ne pouvait plus jouer. Soudainement, toute personne travaillant dans l'art est devenue sans-emploi et donc sans revenus. En ce qui me concerne, j'ai perdu beaucoup d'argent, mais comme j'avais économisé un peu, j'arrive à me débrouiller pour l'instant.

Juste après l'interdiction des représentations, nous avons commencé avec mes collègues à avoir des conversations désespérées sur ce que l'on pouvait faire pour changer la situation ou pour gagner de l'argent.



Tout de suite après l'interdiction pour les théâtres, les musiciens ont commencé à donner des concerts en ligne et ils ont gagné pas mal d'argent en demandant aux visiteurs de payer ce qu'ils peuvent. C'était une sorte de financement communautaire. Ainsi, un musicien qui faisait de la musique pendant une demi-heure ou une heure dans son appartement sans faire aucune dépense pouvait gagner jusqu'à 7000 euros en une seule soirée. Évidemment, ce n'est pas un modèle durable. Ceci s'explique par le fait que, premièrement, tout le monde dans l'art ne peut pas gagner autant d'argent. De plus, les gens ont fait des dons au début de la crise avec une sorte d'excitation afin d'« aider les artistes », mais, ce qu'ils ne voient pas, c'est qu'ils aident seulement les artistes qui peuvent présenter « quelque chose » rapidement devant la caméra. Ce n'est donc pas une aide dont tous les artistes peuvent bénéficier.



Daniel Latif

Claude Lelouch à plus de 200 km/h dans Monaco

C'est le petit matin. Le soleil se lève, les rues de Monaco sont désertes. Une vingtaine d'hommes masqués lourdement armés de leurs boîtiers d'appareil photo, de caméras équipés d'impressionnants téléobjectifs, s'activent sur la place du Casino. Au loin, on devine deux supercars rouges, l'on reconnaît rapidement deux Ferrari SF90

Stradale. Avec son moteur V8 de 1 000 ch, équipé de trois moteurs électriques, l'équipe a sorti l'artillerie lourde.

La scène surréaliste a tout d'un braquage et pourtant derrière leurs masques chirurgicaux, trois hommes attirent notre attention. En effet, l'on reconnaît un regard espiègle plus que familier. Il s'agit de Claude Lelouch, entouré du notoire pilote de Formule 1 Charles Leclerc aux côtés de Son Altesse Sérénissime le prince souverain de Monaco, Albert II.

Trois hommes et une même passion : l'automobile ultra sportive. Crise sanitaire COVID-19 oblige, pas de Grand Prix de Formule 1 ce dimanche matin,



mais les trois passionnés n'ont pas perdu le Nord et ont profité du calme désertique dans la principauté pour refaire vivre un grand mythe du cinéma automobile : C'était un rendez-vous, tourné à Paris en 1976 à bord d'une Ferrari 275 GTB traversant la capitale à toute

allure, grillant par la même occasion de nombreux feux rouges puis allant même jusqu'à emprunter des rues en sens inverse pour retrouver sa dulcinée en toute ponctualité.

Nous nous réjouissons de retrouver Claude Lelouch derrière la caméra qui orchestre un casting de choc, avec des pointes à plus de 200 km/h, à travers un décor idyllique, tout en faisant un

clin d'œil à un chef d'œuvre de la culture cinématographique. Un grand cinéaste certes, mais aussi un homme d'action, touchant, talentueux qui affirme clairement sa passion pour « les choses les plus simples » de la vie comme « prendre un café avec un copain, aller au cinéma et conduire des automobiles vite ».

Le Grand rendez-vous, un court-métrage, le premier tourné post-confinement, qui sortira le 13 juin sur Canal +.

